Document généré le 23 avr. 2024 04:33

Moebius
Écritures / Littérature

mœbius

Le corps absent

Marie-Claire Corbeil

Numéro 16, hiver 1983

URI : https://id.erudit.org/iderudit/15940ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)
1920-9363 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Corbeil, M.-C. (1983). Le corps absent. *Moebius*, (16), 37–40.

Tous droits réservés © Éditions Triptyque, 1983

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

MARIE-CLAIRE CORBEIL

Le corps absent

Et ce soleil meurtri
indicible

Et cette nonchalance
à se laver les mains
sur l'os de la pitié

Et ce geste creux de l'os
cette haine attentive
absorbée
dans la moëlle de l'ivresse

Et ces yeux résorbés
petits points posés
sur le socle des jours
amoindris

Et ce soleil
meurtri
comme une insulte.

* * *

Etalé
mieux qu'évanoui
traversé par le sang délié
fusionné
et las de dire
par moments
l'étau des tempes et l'impasse
il rompt l'extrémité du silence
et s'assoit dedans.

* * *

Ce temps
indéfini
illisible

Ce temps filandreux
comme le sens se défait
imperceptiblement
avec des trous aussi
    quelques-uns
    pour les mains

Peu de temps encore
peu de fibres à filer
entre les doigts.

* * *

Trève
le calme répandu
abreuvé à lui-même

La lumière baille
entrelardée
paumes ouvertes

Vos doigts croisent
le même os.

* * *

Etendue lisse
arrimée sur la cuisse de l'arbre
elle bruit

Ce n'est plus celle transpercée
délestée
qui sombre, définitive

Elle tire sa lèvre de l'ombre
et l'habite.

* * *

Le silence est tombé
du flot de la parole

Le silence a mangé
les cassures de pierre
lisses
sur le fond de la gorge.

* * *

Silence de granit
la bouche atterrée

Pourtant
sous les lèvres
amoncelées
le centre est à sa place
immuable.

* * *

A cette place exacte
où mes doigts se nouent
sur eux-mêmes
crispés
où mes doigts s'émiettent
jusqu'à l'os

A ce creux précis
où naître
dénudée
debout
comme une pierre d'ivresse

Là, effritée
couchée sans faille
je mordrai le silence
le mutilerai.

* * *

Eborgnés
jusqu'à la veine des lèvres
perclus d'éclats
et défaillants
à genoux sur nos cendres
et le crâne au sol
des murmures de dents jusqu'aux sanglots des côtes
à genoux et debout pourtant
comme des icônes de paille
nous gisons, décharnés
mais le regard ailleurs
et la lance dans la bouche.